

DISPARU EN 1980, L'ACTEUR CULTE DE « LA GRANDE ÉVASION » OU DES « SEPT MERCENAIRES » REVIENT SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE. LA PUBLICITÉ LE REDÉCOUVRE, TARANTINO LE CÉLÈBRE ET SPIELBERG ANNONCE UN REMAKE DE « BULLITT », UN PARADOXE POUR CETTE ICÔNE À L'ORGUEILLEUSE VIRILITÉ ET À LA MISOGYNIE AFFIRMÉE QUI NE CORRESPOND GUÈRE AU SCHEMA EN VOGUE DE « L'HOMME DÉCONSTRUIT ».

OLIVIER DELCROIX @Delcroixx

Et si la vie de Steve McQueen (1930-1980) ne se résumait qu'à une histoire de sauts ? De celui où il tente de franchir les barbelés du camp allemand avec sa moto dans *La Grande Évasion* jusqu'à ceux de sa Ford Mustang dans les rues de San Francisco, immortalisés dans *Bullitt*, la carrière de cet acteur vif-argent n'a jamais cessé de faire des bonds. Le dernier saut de Steve McQueen ? Un saut dans le temps. Une nouvelle génération le remet actuellement furieusement à la mode, quarante-trois ans après sa mort. À Hollywood, Steven Spielberg a décidé de s'investir dans un remake de *Bullitt*, avec Bradley Cooper dans le rôle-titre, tout en repartant du livre de Robert L. Fish, *Mute Witness*. Par ailleurs, après l'avoir mis en scène dans *Once Upon a Time... in Hollywood* (2019) sous les traits de Damian Lewis, Quentin Tarantino s'est fendu de deux élogieux chapitres sur *Bullitt* (1968) et *Guet-apens* (1972) dans son nouveau livre, *Cinéma Spéculation* (Flammarion), qui vient de paraître en France.

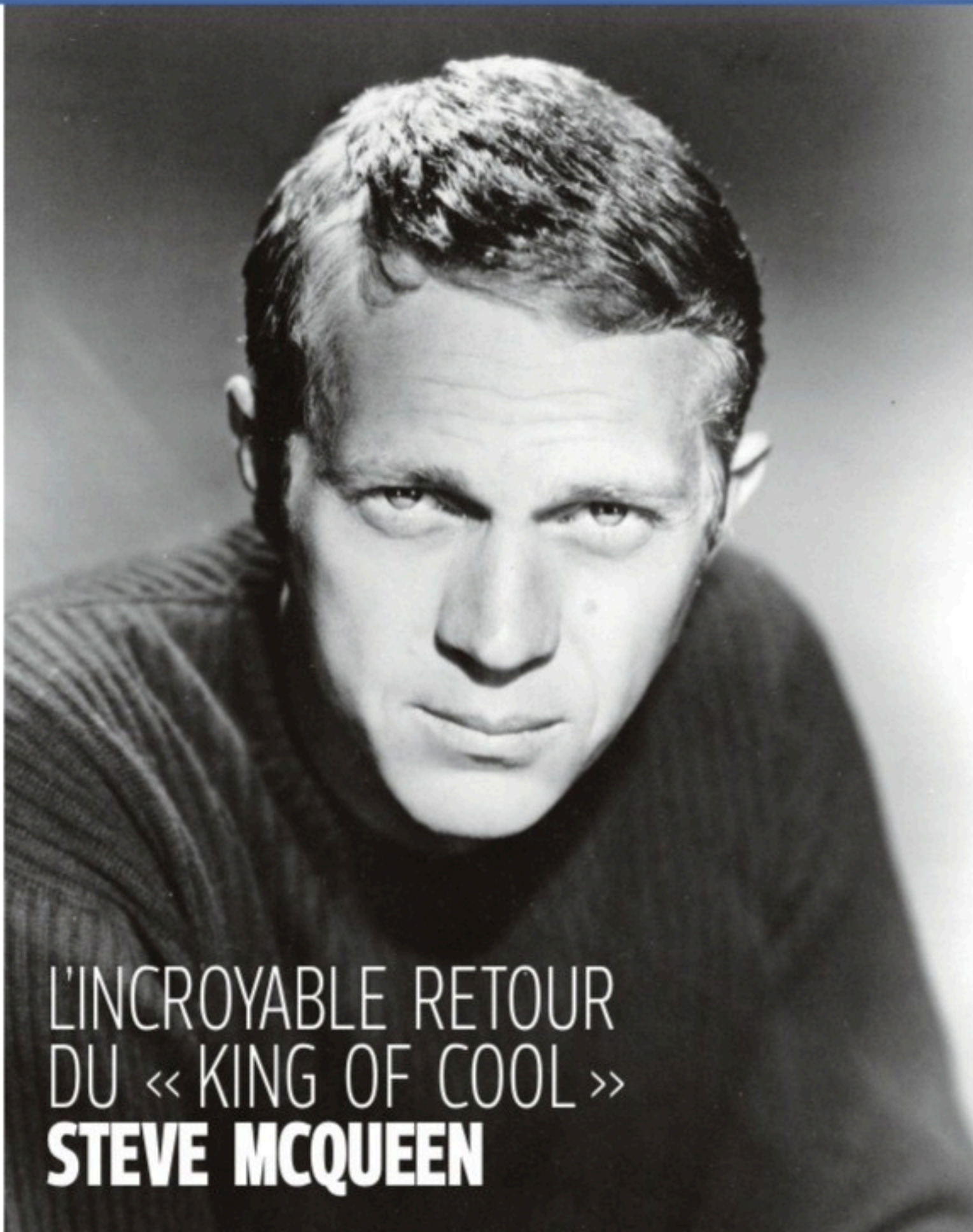
Au site Deadline, Tarantino a même déclaré en 2020 qu'il souhaitait prochainement réaliser *Bounty Law*, une série qui s'inspire d'*Au nom de la loi*, mettant en scène le chasseur de primes Josh Randall, incarné jadis par Steve McQueen. « J'ai envie de le faire, a-t-il précisé. Cela me prendra un an et demi. J'ai écrit cinq épisodes de trente minutes. Je les réaliserai tous. » Un nouvel hommage à McQueen, plus que jamais « King of cool ».

«**Peur de l'abandon**»

Du côté des jeunes acteurs, son aura n'a pas diminué, loin de là. Une nouvelle génération de comédiens l'a même pris comme modèle. De l'Australien Jacob Elordi révélé par la série *Euphoria* (HBO), en passant par Harry Styles, des One Direction, ou Dacre Montgomery, l'acteur de la série Netflix *Stranger Things*, tous arborent, pendu à leur cou un Saint-Christophe, cette médaille de baptême que portait Steve McQueen, et que l'on aperçoit dans de nombreux films.

Ce retour en grâce a de quoi surprendre. McQueen est en effet un personnage paradoxal, à la personnalité pour le moins contrastée. Sa beauté est rugueuse. Dans les sillons de son visage, on peut deviner les virages de sa vie chamboulée. Tout petit, il souhaitait ressembler à Humphrey Bogart. Lent dans sa diction, il est habité par un goût prononcé pour la vitesse. Il se donne des allures de garçon simple, décontracté, alors que cet égocentrique forcé travaille sa démarche et son allure à chaque instant. « Notre époque aime ça, les "basics", souligne Frédéric Brun, auteur de *Steve McQueen, une passion pour la vitesse* (Yb Éditions). Aujourd'hui, on peut se donner l'allure de Steve McQueen alors qu'il faut se donner beaucoup plus de mal pour réussir à ressembler à Cary Grant ! »

De par sa volonté d'être reconnu et l'importance qu'il accorde au paraître, McQueen est une sorte de star Instagram avant l'heure. Dès son premier rôle à l'écran, en 1958, il incarne Josh Randall, un chasseur de primes qui évolue à la croisée des chemins. Ce n'est pas un shérif, mais il possède sa propre éthique de justicier et porte une arme singulière : une Winchester à canon scié, modèle 1892. Cette carabine, c'est l'acteur lui-même qui a décidé d'en scier une partie du canon. Entre deux tournages,



L'INCROYABLE RETOUR DU « KING OF COOL » STEVE MCQUEEN

Révéle par son rôle de chasseur de primes taciturne dans la série télévisée *Au nom de la loi* (1958-1961), Steve McQueen devient une véritable icône de la contre-culture tout au long des deux décennies suivantes. Policier incorruptible dans le film *Bullitt* en 1968 (ci-dessous), il incarne la même année un banquier braqueur dans *L'Affaire Thomas Crown* au côté de Faye Dunaway (ci-contre). En 1971, l'acteur, passionné de sports mécaniques, se glisse avec aisance dans la combinaison d'un pilote automobile dans *Le Mans* (ci-dessous à droite). ALAMY STOCK PHOTO VIA ABACA, ARCHIVES DU 7EME ART/PHOTO2 VIA AFP, WARNER BROTHERS/SEVEN ARTS / SOL / COLLECTION CHRISTOPHEL VIA AFP, CINEMA CENTER FILMS SOLAR PRODUCTIONS / COLLECTION CHRISTOPHEL VIA AFP



il s'entraîne avec son coach, Bruce Lee, et pratique le tir à balles réelles dans son jardin.

Cette virilité affirmée, cette rudesse implacable cache une faille qu'analyse Vincent Gautier dans son ouvrage, *Steve McQueen. Mécanique de l'échappée* : « Il y a dans la fascination qu'il exerce l'attrait du "bad boy". Du fait de son enfance malheureuse, McQueen avait une peur de l'abandon quasi névrotique. Et il était également sujet au sentiment de ne pas être légitime dans tout ce qu'il entreprenait. C'était un être en permanence dans l'inconfort, attiré à la fois par le cinéma, et par la course automobile. Il avait un

fort esprit de compétition et un rapport très ambivalent à l'autorité. Il conservait de très mauvais souvenirs de la maison de redressement de Chino ainsi que des années passées dans la marine américaine. Pourtant, ce fut là qu'il trouva un cadre, une forme de stabilité, qui allait lui permettre de se construire. »

Frédéric Brun surenchérit : « La puissance de Steve McQueen est surtout due à sa présence silencieuse. C'était un personnage ambigu qui plaisait aux femmes et était jaloux par les hommes alors que

cela aurait dû être l'inverse ! Un héros de la pop culture. Son phrasé est sec, détaché, entrecoupé de silence pour que les spectateurs puissent prêter attention à son personnage. Son style, façonné de toutes pièces, va vers l'épure. Sur le plan vestimentaire, il s'habille d'un blouson, d'un tee-shirt et d'une paire de jeans. Tout chez lui donne l'impression de la simplicité. Alors qu'il faisait tout faire sur-mesure. S'il reste fascinant, c'est à cause de ce parfum d'interdit qui émane de lui. Frank Bullitt, son rôle culte, est un policier tête de bois, cabochard, qui dit aux politiciens qu'on ne l'achète pas comme ça ! »

La face la plus sombre de ce séducteur invétéré, insatiable cœur de jupons, est sa brutalité affichée envers les femmes. Ses liaisons, multiples, défraient la chronique. Sa passion pour l'héroïne de *Love Story*, Ali MacGraw, s'achèvera dans les cris, les larmes et les ecchymoses : « C'était un grand misogynne, souligne Vincent Gautier. Il a été assez violent avec toutes ses conquêtes. Il possédait une terrifiante part d'ombre. Son ami le cascadeur Bud Ekins disait de lui : "Steve est excessif en tout !" Il aura toujours été très méfiant avec les femmes, à commencer par sa mère, Julia Ann Crawford, qui l'a eu à 19 ans et n'a pas su s'en occuper. »

À l'heure où Vincent Cassel doit s'excuser pour avoir osé déclarer qu'« il pourrait y avoir un problème si les hommes deviennent trop féminins », Steve McQueen n'aura, lui, jamais eu à méditer sur ce genre de préoccupation. Son allure continue à séduire. Il n'a joué que dans vingt-cinq films. Atteint d'un cancer de la plèvre, il est mort à 50 ans d'une crise cardiaque au Mexique. Mais des *Sept Mercenaires* à *La Grande Évasion*, de *L'Affaire Thomas Crown* à *Bullitt*, du *Mans* à *Papillon*, *Guet-apens* ou *La Tour infernale*, chacune de ses apparitions reste gravée dans l'esprit des spectateurs. Son fabuleux charisme reste intact : « C'est compliqué pour des associations féministes d'attaquer la figure de McQueen. Ce n'est pas un homme qu'elles ont en ligne de mire, mais une icône hollywoodienne, un écran de fumée. Il porte en lui une légende qui surpasse tout. Pour paraphraser son modèle, Humphrey Bogart, dans *Le Faucon maltais*, Steve McQueen est fait de "l'étoffe dont sont faits les rêves". »

Beauté plastique différente

Nathalie Dupont, maître de conférences-HDR en civilisation à l'Ulco (Université du littoral Côte d'Opale) et spécialiste du cinéma américain, explique ainsi le surprenant « revival » de Steve McQueen : « Cet acteur symbolise une sorte de transition entre l'ancien et le nouveau Hollywood. Il est à cheval entre deux modèles de civilisations américaines. Il possède un jeu distanciel moins stéréotypé que ses aînés John Wayne ou Burt Lancaster. Sa beauté plastique est différente, aussi. Mais il n'appartient pas pour autant au nouveau Hollywood. Il n'a rien à voir avec des comédiens tels que Dustin Hoffman, Al Pacino ou Robert De Niro. Sa virilité assumée laisse suinter ses fragilités. On sent chez lui une insatisfaction, une intensité, une impétuosité qui relève du mal-être. C'est ce même mal-être que ressent aujourd'hui Hollywood face aux plateformes de streaming. Il n'est donc pas illogique que les dirigeants de "l'usine à rêves" se tournent vers un tel acteur. Même s'il sent le soufre, Steve McQueen est un pont vers un passé heureux dont les gens sont nostalgiques, tout en incarnant certaines valeurs contemporaines. »

Lorsqu'on lui demande pourquoi Hollywood s'intéresse à nouveau à cette figure mythique, disparue il y a plus de quatre décennies, le petit-fils de l'acteur de légende, Chase McQueen, 28 ans, monte sur ses grands chevaux : « Tout ce qu'il fait est remarquable, lance-t-il d'un ton abrupt. Je pense qu'il est formidable que des cinéastes tels que Spielberg ou Tarantino s'intéressent à nouveau aux films de mon grand-père. Je vois ça comme un signe. Mon père est d'ailleurs producteur exécutif du projet *Bullitt*. Nous ne pouvions rêver mieux que de travailler avec Steven Spielberg ! Quant à Quentin Tarantino, c'est un ami de la famille. Il était là le jour où ma sœur est née. » Et le jeune triathlète de conclure dans un sourire : « Je n'ai nul besoin d'expliquer pourquoi Steve McQueen revient sous les feux de la rampe. Je crois que son rayonnement se transmet de génération en génération. Mon père, Chad - cœur automobile - m'a toujours dit : "Le cool ne s'éteint jamais". »

Steve McQueen. Mécanique de l'échappée, de Vincent Gautier, Capricci Stories, 110 p., 11,50 €.